

Blanchet Alain et alii, *L'entretien dans les sciences sociales*.

Nonna Mayer

Citer ce document / Cite this document :

Mayer Nonna. Blanchet Alain et alii, *L'entretien dans les sciences sociales*.. In: Revue française de sociologie, 1987, 28-1. pp. 160-164;

http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1987_num_28_1_2380

Document généré le 25/04/2017

Pour comprendre ses choix intellectuels, il faut envisager tous les profits rapportés par une approche foncièrement empiriste (parée du nom, plus acceptable, d'« interactionnisme symbolique »). En prenant pour objet des *outsiders*, le sociologue « de terrain » assurait la force maxima à sa critique de l'*establishment* académique, puisque les caractéristiques sociales de l'objet, bien faites pour désarçonner les collègues « conformistes » (de la côte Est), plus à l'aise sur d'autres domaines, permettaient de détourner l'attention des caractéristiques scientifiques de la méthode : il y a une affinité entre le sociologue et son objet; ou plus exactement l'*outsider* n'est autre que le sociologue lui-même. C'est dire que, paradoxalement, avec ses allures de « simplicité » et de « modestie », l'empirisme remplit des fonctions de célébration : en présentant le groupe tel qu'il se le représente à lui-même et en ne disant finalement rien d'autre que « ces gens-là sont comme ça », le sociologue contribue, sciemment ou non, à entretenir la production mythologique du groupe. Comme il donne l'illusion de vendre la mèche en fournissant des informations réputées « secrètes », il paraît se conformer aux exigences de son activité professionnelle de « dévoilement ». Mais le silence gardé sur tout ce qui va au-delà des apparences accessibles à la description spontanée et à la familiarité indigène tend à préserver l'essentiel, le charme prestigieux du groupe auquel participe « l'observateur ». Ce dernier met le lecteur « dans le coup » juste assez pour lui faire apprécier toute la valeur du privilège de savoir, c'est-à-dire l'immensité du mystère qui est au cœur de l'objet.

Louis Pinto
CSU-CNRS

Blanchet (Alain) et al. — *L'entretien dans les sciences sociales*. Paris, Dunod, 1985, 289 p., bibliogr., index.

Au cours des vingt dernières années, la pratique de l'entretien dans le domaine des sciences sociales s'est banalisée, sans faire pour autant, en France tout au moins, l'objet d'une réflexion méthodologique systématique. On saluera donc comme le premier du genre l'ouvrage collectif réalisé par un groupe de chercheurs du Laboratoire de psychologie clinique de Paris VII et du Laboratoire des sciences sociales appliquées à l'urbain de Paris X, sous la direction d'Alain Blanchet.

Son objet d'étude est « l'entretien non directif de recherche » (E.N.D.R.), opposé à l'entretien thérapeutique parce qu'il a pour visée l'élaboration d'un savoir communicable, et au questionnaire parce qu'il vise « la production par un interviewé d'un discours continu et structuré sur un thème donné » (p. 8).

Une première partie historique (A. Blanchet) évoque, citations à l'appui, « les grands ancêtres » et illustre les tâtonnements successifs, au confluent de la sociologie, de la psychopathologie et de l'anthropologie, qui mènent à l'E.N.D.R. tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. On y retrouve avec plaisir quelques textes fondamentaux. Déjà, en 1862, pour l'observation des familles ouvrières, F. Le Play note que « mieux vaut écouter qu'interroger, surtout dans le cas assez fréquent où une différence dans le dialecte ou dans le langage habituel rend difficile, des deux côtés, l'intelligence des demandes et des réponses ». Plus d'un demi-siècle après, enquêtant sur les conditions de la productivité à la Western Electric, F.J. Roethlisberger et W.J. Dickson font le même constat. Leur dispositif expérimental initial, conçu pour mesurer l'effet des conditions matérielles du travail, révèle le rôle déterminant des relations

interpersonnelles au sein des ateliers. Et pour explorer le « moral » des employés, le questionnaire se révèle moins performant que l'approche « indirecte », par entretiens libres, intégralement enregistrés. Les nouvelles consignes données à leurs enquêteurs, « non directives » avant la lettre, restent un modèle du genre. C'est en 1942 enfin que C. Rogers pose les fondements d'une psychothérapie « non directive » qui consiste à créer un contexte de « relations interpersonnelles positives », fondées sur la neutralité et l'empathie, et à offrir au client un « miroir verbal » de ses attitudes émotionnelles, lui permettant d'en prendre plus clairement conscience.

Les auteurs soulignent à juste titre certaines analogies entre les démarches rogériennes et freudiennes (pp. 41-44). On regrettera toutefois qu'ils insistent moins sur les différences. C. Rogers récuse pourtant les concepts centraux de la psychanalyse, la distinction entre le ça, le moi et le surmoi, l'affrontement entre pulsion de vie et pulsion de mort, l'importance du transfert au cours de la cure (1). Pour lui, il n'y a pas de « cure », pas de « malade », pas de divan. Il y a deux hommes assis face à face au même niveau, dont l'un souffre d'une « désorganisation temporaire de la personnalité ». Et les fondements du processus de la thérapie rogérienne, « centrée sur le client » plutôt que sur le thérapeute, témoignent d'un optimisme, d'une confiance dans la « capacité de l'individu (...) latente, sinon manifeste, à se comprendre lui-même et

à résoudre ses problèmes » (2), que l'auteur d'*Au-delà du principe de plaisir* était loin de partager.

L'usage de ce type d'entretien, sous les appellations les plus diverses (récit de vie d'O. Lewis, entretien guidé d'A.C. Kinsey, entretien focalisé de R.K. Merton etc.), déborde très vite le cadre thérapeutique et se répand dans les sciences sociales américaines car, comme le souligne Rogers lui-même dans un article célèbre, il permet, mieux que les questionnaires pré-structurés et standardisés, d'explorer les attitudes profondes des individus. Mais cet engouement pour la non-directivité suscite dans les années cinquante une contre-attaque en règle. Les études menées pour le National opinion research center (Université de Chicago), sous la direction de H. Hyman, traquent systématiquement les biais provoqués par l'enquêteur, fût-il « non directif » — l'influence de son âge, de son sexe, de son milieu social, de son origine ethnique, de ses opinions politiques et religieuses —, sur les réponses, tandis que, dans le secteur thérapeutique, les interactions entre le thérapeute et son patient sont passées au crible (J.D. Davis, B.H. Porter, C.B. Truax, etc.).

Dressant le bilan de ces quelques centaines d'études échelonnées entre 1950 et 1970, A. Blanchet en conclut comme l'auteur de l'*Emile* qu'« il n'y a point d'assujettissement si parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté; on captive ainsi la volonté même », rien de plus directif que l'entretien non directif.

En France, où M. Pagès introduit dès 1952 la problématique rogérienne, il faut attendre la fin des années soixante pour que l'E.N.D.R. pénètre, difficilement, les milieux de recherche. Faut-il attribuer ce retard, comme le font les auteurs de ce livre, au tempérament national, qu'illustreraient les

(1) « Le rogérien est opposé à toute incitation systématique de l'attachement intense appelé 'transfert'. Il considère cette épreuve émotionnelle comme inutile, hasardeuse et, malgré l'excellence de l'intention, incompatible avec le respect dû à la personne. » Cf. M. Kinget, C. Rogers, *Psychothérapie et relations humaines*, Paris, Beatrice Nauwelaerts, Louvain, Publications Universitaires, 1965, tome 1, p. 101. Voir aussi p. 128.

(2) *Ibidem*, p. 28.

déboires du sociologue américain D. Lerner (1956) venu « interviewer des Français » ? Ou, côté chercheurs, à « l'influence majeure de la psychanalyse dans tous les secteurs concernés » (p. 67) ? L'explication n'est guère convaincante. La résistance de la population reflète plutôt les structures rurales, traditionnelles et peu médiatisées de la France de l'après-guerre. Aujourd'hui, le magnétophone n'effraie plus personne. Quant à la psychanalyse, elle est alors beaucoup plus développée et acceptée outre-Atlantique (3). Et la sociologie française des années cinquante, dominée par un G. Friedmann, un G. Le Bras, un G. Gurvitch, est plus attentive aux déterminismes socio-économiques qu'à la psychologie individuelle (4).

Le fait que les rares travaux consacrés à l'E.N.D.R. en France et présentés dans cet ouvrage (L. Kandel, P. Bourdieu, F. Lautier, A. Grelon, etc.) s'attachent essentiellement à faire de l'E.N.D.R. une critique de principe, en tant que technique manipulatrice, productrice d'« artefacts verbaux », facteur de « privatisation des rapports sociaux » et de « psychologisation » de l'explication, montre bien que cette résistance se perpétue.

C'est dire l'intérêt particulier que présente la deuxième partie de cet ouvrage, qui s'engage précisément dans la voie ouverte par les recherches américaines pour analyser les effets de l'interaction qui s'établit, dans tout entretien, entre l'interviewer et l'interviewé. A partir d'un corpus d'une trentaine d'entretiens, réalisés auprès d'un

échantillon sociologiquement diversifié, sur des thèmes différents et par des enquêteurs de sexe, de formation et d'expérience professionnelle variables, A. Blanchet dresse une typologie de leurs modes d'intervention (déclaratif, interrogatif, réitératif) croisés par le niveau de discours qu'ils visent (thématique, expressif, réflexif). Il fait ainsi apparaître des styles distincts et constants d'un interviewer à l'autre, qui jouent sur des registres différents. Les interventions « réitératives » à visée « réflexive » incitent manifestement l'interviewé à parler davantage et à se livrer aux confidences, dans un discours « co-produit » où les interventions de l'enquêteur apparaissent inextricablement mêlées à celles de l'enquêté et où son pouvoir est d'autant plus présent qu'il est invisible.

H. Bézille, quant à elle, donne la parole aux interviewés. Retournant voir quatre personnes interrogées un mois auparavant sur le thème de l'héritage, elle leur demande comment s'est déroulé l'entretien. Au travers de la relation imaginaire qui se noue avec l'enquêteur ou avec l'enquêtrice, les ambiguïtés d'une situation d'entretien vécue tantôt sur le mode de la confiance et de l'intimité, tantôt sur celui du témoignage public, elle met en lumière l'importance des mécanismes émotionnels et affectifs en jeu, qui rendent illusoire toute coupure tranchée entre le domaine thérapeutique et celui de la recherche. Ces aspects cliniques sont explorés plus en détail dans la troisième et la quatrième partie (C. Revault d'Allonnes, F. Giust-Desprairies, L. Zylbersztejn-Vaisman, A. Giami).

La dernière partie aborde enfin les problèmes d'analyse de contenu, en appliquant au même entretien deux techniques différentes, l'analyse propositionnelle du discours (A.P.D.), mise au point par R. Ghiglione, B. Matalon et N. Bacri (1983), et l'analyse des relations par opposition (A.R.O.), élaborée

(3) Cf. notamment S. Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976.

(4) Cf. notamment J. Lautman, « Chronique de la sociologie française après 1945 », pp. 269-284 dans *Science et théorie de l'opinion publique. Hommage à Jean Stoetzel*, Paris, Retz, 1981.

par H. Raymond au cours d'une recherche sur l'habitat pavillonnaire (1966). L'une s'attache plus à la structure argumentative, l'autre aux univers symboliques, mais leurs résultats, complémentaires, montrent qu'il est possible d'introduire de la rigueur dans un domaine où le bricolage est souvent la règle.

Assorti d'une bibliographie judicieusement réduite à l'essentiel, d'un index analytique détaillé, l'ouvrage constitue un outil de travail indispensable pour quiconque pratique la recherche en sciences sociales. D'où vient alors, en refermant le livre, ce sentiment de frustration ? L'agacement vient d'abord des fréquents glissements du débat épistémologique au débat éthique et philosophique qui caractérisent certaines des contributions. La réflexion amorcée par A. Gotman sur les conditions d'une « neutralité » scientifique dans l'entretien non directif, et sur le statut des connaissances ainsi mises à jour, est autrement plus intéressante que les considérations d'usage sur la « duplicité » (p. 110) de l'enquêteur, la vulnérabilité de l'enquêté, « qui opère un dévoilement des arrières de ce qu'il dit, engage sa personne et sa sincérité, produit un discours confidentiel et intime, expose son incomplétude, manifeste son incapacité à s'appréhender seul » (p. 113) et « le processus de manipulation interne qui opère entre les interlocuteurs » (p. 115).

Mais le défaut principal de l'ouvrage tient à l'ambiguïté qu'il attache à la notion même d'entretien « non directif » de recherche, en refusant de distinguer entre les différentes techniques qui s'en réclament. Certes, la « non-directivité » est une notion relative, qui s'entoure volontiers de « flou méthodologique » (p. 10), aux fonctions « mythiques et occultantes » (p. 7). Mais l'amalgame ne résout rien. Et il demeure une spécificité indéniable des techniques rogériennes « détournées » en sciences sociales, telles que les pratique et les

enseigne par exemple un G. Michelat depuis plus de vingt ans (5).

Cet entretien non directif là ne se confond pas avec l'entretien « semi-directif », il ne repose pas sur un guide d'entretien. On n'y pose pas de questions, même « habilement formulées pour s'ajuster sans ordre préconçu au discours de l'interviewé sans lui couper la parole, à la manière de A.C. Kinsey » (p. 8). Il s'agit seulement de proposer à l'enquêté une « consigne » de départ, qu'il est libre d'explorer à sa guise. L'enquêteur se contente de le renvoyer à ses propos par des reformulations dont quiconque a lu les entretiens réalisés par C. Rogers admettra qu'elles ne consistent en aucun cas à répéter, tel un perroquet, « la fin des propos du locuteur » (p. 10) (6). Il n'a pas à intervenir à tout bout de champ, à la différence de ce qu'on observe dans le corpus d'entretiens sur lequel travaille A. Blanchet (pp. 81-111), où le nombre moyen des interventions de l'enquêteur est de 1,12 par minute avec des pointes à 2,5. Le matériel obtenu par ce procédé se compare à celui d'un test projectif, à cette différence près qu'il renseigne moins sur les structures de la personnalité de l'enquêté que sur les modèles culturels dont il est porteur, compte tenu des différents groupes sociaux auxquels il appartient. Le chercheur n'a pas d'hypothèse quant au contenu du discours des interviewés, mais quant aux variables qui le déterminent et en fonction desquelles il a choisi son échantillon.

(5) Cf. G. Michelat, « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », *Revue française de sociologie*, 16 (2) 1975, pp. 229-247.

(6) Un des plus beaux exemples est celui que donne G. Mury dans son *Introduction à la non-directivité*, Toulouse, Privat, 1973 : à une cliente qui soupire, en le regardant : « J'aurais voulu avoir un père tel que vous », C. Rogers ne répond pas « Tel que moi ? » mais « Vous auriez souhaité un père différent du vôtre... ».

Quant au choix de ce type d'entretien parmi les innombrables techniques existantes, il dépend exclusivement du type de connaissances visées. Chaque fois qu'il s'agit de découvrir un univers idéologique, qu'il soit professionnel, religieux ou politique, l'entretien non directif est l'instrument idéal. Mais, pour mesurer l'intensité et la fréquence des attitudes ainsi mises au jour au sein d'une population donnée, ce sera le questionnaire standardisé auprès d'un échantillon représentatif. Et pour tester leur cohérence, ce sera, aux antipodes de la non-directivité, le « *stress interview* » tel que le préconisent les auteurs d'*Opinion et personnalité*, en contredisant systématiquement leurs interlocuteurs (7). C'est un deuxième tome, donc, consacré aux techniques de « l'entretien », qui serait le bienvenu.

Nonna Mayer
CEVIPOF, Paris

(7) A ne pas confondre avec le « *stress interview* » de E.D. Chapple que signalent les auteurs (pp. 64-65), où l'enquêteur, à intervalles réguliers, garde le silence pendant quinze minutes, afin d'en repérer les effets sur l'interlocuteur. Cf. M.B. Smith, J.S. Bruner, R.W. White, *Opinion and personality*, New York, J. Wiley, 1956, p. 57.

Gallie (Duncan). — *Social inequality and class radicalism in France and Britain*. New York, Cambridge University Press, 1983, 339 p.

Initialement prévu comme une suite de *In search of the working class* (Gallie, 1978) (1), le présent ouvrage compare les attitudes vis-à-vis de l'inégalité de classe chez les ouvriers français et britanniques. Elargissement et déplacement symptomatiques : « marxistes » ou « libérales » d'inspiration, note l'au-

teur, la plupart des études portant sur les attitudes ouvrières tendent à relier directement leur évolution, réputée linéaire, à celle des structures socio-économiques (pour conclure, dans la majorité des cas, au déclin du « radicalisme de classe »). L'hypothèse sous-jacente est que l'on peut « construire une théorie adéquate de la conscience de la classe ouvrière en termes de tendances structurelles communes aux sociétés capitalistes » (p. 5). Or, d'une société capitaliste à l'autre, il existe des différences frappantes dont les écarts du développement économique, pour l'essentiel comparables dans les pays ouest-européens, ne suffisent pas à rendre compte. D'où la nécessité « d'investigations comparatives à grande échelle, requérant des liens bien plus étroits entre les différentes communautés scientifiques nationales » (p. xi).

Première question : ces différences d'attitudes sont-elles réelles ? Le « ressentiment de classe » est-il vraiment plus fort chez les ouvriers français que chez les anglais ? Certes, plusieurs indices militent en faveur d'une réponse affirmative : forces respectives des partis communistes au Royaume-Uni et dans l'Hexagone (l'ouvrage date de 1983), caractéristiques du mouvement syndical, structures des conflits industriels. Mais peut-on, à partir de ces seuls indices, inférer l'existence dans les deux pays de niveaux différents de « conscience de classe » ? Comme l'observe justement D. Gallie, « il est hasardeux d'affirmer que les partis politiques et les syndicats sont un simple reflet de la conscience sociale de ceux qui les soutiennent, et il est impossible d'inférer le sens vécu d'une grève, chez ceux qui la mènent, à partir de la forme prise par une telle action » (p. 8). Il se pourrait, en effet, comme l'ont suggéré chacun pour son compte Stearns, Micaud ou Converse et Dupeux (2), que ce

(1) Sur ce livre, voir la note critique publiée dans la *Revue française de sociologie*, 25 (1) 1984, pp. 145-150.

(2) Les références bibliographiques se trouvent *in fine*.